

## 31. Chasser le naturel

Pour l'apôtre Paul, c'est par la foi et la grâce de Dieu que nous sommes justifiés, invités à comprendre que nul ne peut l'être par ses mérites, en clair par ses propres forces. C'est à la fois une sanction, un constat incontournable, et une délivrance : nous n'avons pas besoin d'être rouges d'efforts ni de pratiquer l'hypocrisie, comme le faisaient au temps de Jésus les Pharisiens. Cela ne veut pas dire que nous en sommes débarrassés pour autant. Comme le dit si bien le dicton populaire : « Chassez le naturel et il revient au galop ! » Par contre, nous pouvons toujours revenir à Dieu, ou à de meilleures dispositions de cœurs et d'intentions, par la demande du pardon, et en intégrant toujours mieux que notre valeur intrinsèque est garantie en Dieu seul. Cela demande de pouvoir trouver une juste distance d'insoumission à l'encontre de notre égo...

**Romains 8:15** En effet, vous n'avez pas reçu un esprit d'esclavage, qui ramène à la crainte, mais vous avez reçu un Esprit d'adoption filiale, par lequel nous crions : Abba ! — Père !

**1 Corinthiens 4:7** En effet, qui est-ce qui te distingue ? Qu'as-tu que tu n'aies reçu ? Et si tu l'as reçu, pourquoi fais-tu le fier, comme si tu ne l'avais pas reçu ?

**Romains 7,18** Je le sais, rien de bon n'habite en moi, c'est-à-dire dans ma chair. Car il est à ma portée de vouloir, mais non pas de produire le bien.

**19** Je ne fais pas le bien que je veux, mais je pratique le mal que je ne veux pas.

**20** Si je fais ce que, moi, je ne veux pas, ce n'est plus moi qui le produis, c'est le péché qui habite en moi.

Nous n'avons pas reçu un esprit d'esclavage : quelle belle formule, pour dire en somme le contraire, à savoir que nous avons reçu un esprit de liberté. La foi est fondamentalement une libération. C'est ainsi qu'elle devait être vécue et perçue, en église, en communauté ou individuellement. Nous avons reçu un Esprit de filiation qui nous réconcilie avec le Père. Il n'est plus l'ennemi, l'obstacle, le père au sens freudien qui tient des comptes d'apothicaire de nos péchés tout en nous rendant la vie intenable par ses exigences impossibles à tenir. Du moins, il ne devrait pas l'être après Jésus ! Quiconque peut crier Papa, Père ! se sait en sécurité, en amitié, en affection avec Lui. L'image nous incite à voir en Lui une source de force, de courage, de confiance ou d'inspiration. Une source qui seule peut éteindre notre soif de petits humains, perdus dans l'immensité du cosmos, en proie aux doutes, à l'absurde, à la violence, au non-sens, à la fragilité ou à la mort. C'est dans l'amour-volonté du Père manifesté en Christ que tout est à recevoir : nos dons et compétences ne sont pas pour notre gloire personnelle, ils sont destinés à rendre un témoignage vivant à cette gratuité appelée à devenir la nouvelle alliance. Une gratuité vécue dans la simplicité et le partage. Néanmoins, cela va nous demander de tenir en laisse notre égo. Paul dit très lucidement : je peux vouloir le bien mais non le produire ; je pratique le mal que je ne veux pas à cause du péché qui habite en moi. Était-il masochiste ? Paul, plus simplement, fait référence à cet égo qui se cache partout, dans notre besoin de reconnaissance, de triomphes, ou de singularité peu charitable, et pas vraiment désintéressée. Il le fait à travers l'évocation de la chair appelée à être débordée par l'Esprit.

Dans la compréhension juive, la chair (bâsar) est le lieu de l'opposition entre le Créateur et la créature, ce qui va se traduire par des contrastes évidents : la chair est visible, Dieu est invisible ; la chair est limitée, Dieu ne l'est pas ; la chair est impuissante, Dieu ne l'est pas ; la chair souffre, dépérit, meurt, Dieu est immortel. En cette tension irréductible, l'humain est à la fois situé dans sa faiblesse, son impuissance, sa volonté caduque, en opposition à la réalité de Dieu désignée par l'Esprit. Il en va dès lors de sa responsabilité : comment l'humain va-t-il s'ouvrir ou non à cette réalité qui le dépasse ? Comment va-t-il comprendre l'histoire du salut, et tout particulièrement la place et l'importance du Christ ? Dans le texte de l'épître aux Romains cité plus haut, Paul invite à mettre son corps au service de Dieu comme une arme de justice en sachant que nous ne vivons plus sous le poids de la loi mais sous la liberté de la grâce qui seule peut combattre le péché en ses désirs inextinguibles d'être trouvés justes devant Dieu, donc de gommer ce qui nous différencie de Lui. Paul va donc faire évoluer la notion du péché, certes en le dramatisant volontairement, de la catégorie de l'erreur ou de la désobéissance à celle d'une impossibilité, pour le dire avec Eric Fuchs du mal-faire au mal-être.

Ainsi, se laisser recevoir par Dieu en Christ est la seule attitude raisonnable car la réalité humaine est une réalité tarée, dominée par une puissance incontournable du mal : « Dans ma chair ne réside aucun bien » dira Paul. Il lui suffit fondamentalement de constater en lui une puissance mystérieuse qui divise et brise son véritable être intérieur alors éloigné de Dieu, ce qui le rend infirme ou le pousse à agir contre Lui. L'existence humaine devenue pécheresse est alors faite de misères, d'angoisses, de contradictions de toutes sortes, de vanités diverses que nous pouvons sans peine décrire, et qui le sont en littérature, dans les arts ou encore plus prosaïquement dans nos journaux, souvent dépeints avec loyauté et précision, quand ce n'est pas avec brutalité et cynisme.

Pour l'apôtre, le corps et la chair ne sauraient être séparés ni coupés de toute responsabilité éthique ou religieuse. L'humain est appelé à être un et unique, à se percevoir en sa totalité, comme « je » toujours responsable du « moi », toujours participant à son destin, constamment appelé à laisser Dieu féconder son être intérieur par l'Esprit.

*« Cette affirmation de la vérité du sujet, vérité d'une subjectivité individuelle posée en amont d'elle-même par la grâce d'une origine et d'une identité qui lui sont données, liberté d'une conscience déchargée de la quête, que je crois désespérée et infinie, de son orient et de sa valeur, responsabilité individuelle pour le présent et pour autrui, cette affirmation est une première dimension de l'apport de l'Évangile, folie de la Croix, dans l'histoire de la culture occidentale. Dans la mondialisation d'un Empire à l'intérieur duquel les individus semblent être à la fois de plus en plus contrôlés socialement et, en même temps, de plus en plus incertains d'une identité personnelle que ne semblent plus leur conférer que la représentation publique et la référence à soi, l'affirmation d'une vérité de la subjectivité individuelle, la reconnaissance des personnes, indépendamment de leurs qualités, comme fondement du rapport de soi à soi, la justification de l'estime de soi et le don de la disponibilité à autrui sont les dons d'une grâce inattendue et deviennent des atouts majeurs ».<sup>1</sup>*

<sup>1</sup> François Vouga, *Moi, Paul !* Ed. Bayard 2005, p. 217